

la surveillance de tout le mouvement maritime le long des côtes mexicaines.

A la suite de plusieurs révolutions, il quitta le service de l'Etat et continua à naviguer pour le commerce. C'était un marin consommé et d'une hardiesse légendaire dans les eaux américaines du Pacifique. Devenu, en quelque sorte, le chef de tous les flibustiers de ces contrées maritimes, il avait une immense influence sur eux. Quand il apprit l'intervention française, il vint à Mexico et se présenta au général Bazaine. N'ayant jamais perdu sa qualité de Français et l'étant surtout par le cœur, il offrit ses services dans le cas où ils pourraient être utilisés. Le général l'accueillit avec beaucoup de bienveillance et s'attacha son dévouement. Il lui confia diverses missions, notamment dans les provinces maritimes du Pacifique; dans la Sonora, en particulier, qu'il connaissait à fond et sur laquelle l'Empereur avait appelé une attention particulière.

Je le vis souvent au quartier général, et je prenais un plaisir extrême à apprendre de lui des choses extraordinaires sur les mœurs, les exploits, les qualités utilisables des flibustiers et des pêcheurs de perles de Californie, sur les mines de la Sonora et sur les populations indiennes, encore sauvages, qui peuplent ce pays, les Apaches et les Comanches. Il avait été l'ami et même le compagnon d'aventures de Raousset-Boulbou et possédait le secret de la fin lamentable de ce généreux et audacieux explorateur français, qui faillit être un conquérant.

CHAPITRE V

CAMPAGNE DE L'INTÉRIEUR

Du 8 novembre 1863 au 4 février 1864

Le corps expéditionnaire entre en opération. — Incidents du départ de M. Dubois de Saligny. — Mesures d'expulsion. — 17 novembre, départ du général Bazaine. — Passage de la Cordillère. — Le Rio de Lerma. — Succès remportés par les généraux Mexicains. — Poursuite du général de Juarez, Doblado. — Marches forcées. — Aguascalientes. — Mort de M^{me} Bazaine. — San Juan de los Lagos, ses pèlerinages. — Territoires de Chasse. — Camp des Lièvres. — Guadalajara. — Le quartier général. — Un grand seigneur mexicain. — Disposition des esprits chez les libéraux après la campagne rapide de l'intérieur. — Relations du général en chef avec le Pacifique. — Acapulco. — Nouvelles graves de Mexico. — Départ précipité pour la capitale. — Le lac Chapala. — Queretaro. — Retour à Mexico, 4 février.

Le 8 novembre 1863, les divisions du corps expéditionnaire se mettaient en marche en deux colonnes : celle de droite, aux ordres du général de Castagny, se portant sur Queretaro, suivait la route directe par Tepeji, San-Juan del Rio, et avait en avant d'elle la division mexicaine du général Mejia; celle de gauche, la division du général Douay, se rendait également à Queretaro, en partant de Toluca, où elle était déjà en partie concentrée; devant elle et sur sa gauche marchait la division mexicaine du général Marquez, s'étendant dans l'Ouest, vers Maravatio pour menacer Morelia où se trouvaient 5 ou 600 cavaliers ennemis. Les deux généraux français avaient ordre de faire marcher en avant les troupes mexicaines et de les faire aborder l'ennemi tout en se tenant prêts à les soutenir. Cette mesure avait le

double avantage d'aguerrir la nouvelle armée impériale et, en augmentant sa confiance en elle-même, d'accroître son prestige aux yeux de l'ennemi. Le général en chef, ayant encore à régler, à Mexico, diverses questions importantes avant de se mettre en marche lui-même, laissa se dessiner ces premières opérations.

Les événements se produisirent ainsi qu'il l'avait prévu et conformément à ses ordres. La colonne de droite rencontra la position avancée de Comonfort à Arrayo-Zarco; la division Méjia attaqua énergiquement et enleva brillamment la position; la brigade de Berthier s'était tenue en arrière et n'avait pas eu à intervenir effectivement. Cet éclatant succès inaugura la campagne de la façon la plus heureuse et eut pour résultat immédiat le mouvement en retraite du gros de l'armée de Comonfort, qui sentait bien qu'il ne pourrait arrêter le général Méjia ayant derrière lui une division française.

Du reste, il me faut revenir encore sur un personnage qui aurait dû se faire oublier en disparaissant de la scène, où il avait longtemps joué un rôle désastreux, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, sous la forme diplomatique correcte mais absolue, d'un rappel immédiat. Mais cet homme sans vergogne se cramponnait : c'était M. Dubois de Saligny, notre ex ministre de France. Quelqu'in vraisemblable que cela puisse paraître, il était resté à Mexico, terré dans une tanière réactionnaire cléricale, où il préparait, à son profit, un riche mariage, et, assurément, tripatoillait clandestinement dans les manigances de l'archevêque Labastida, dont il était l'ami, sinon l'inspirateur. Cette conduite frôlait la trahison. Alors, le général Bazaine, avant de s'éloigner de Mexico, où il laissa comme commandant supérieur et gouverneur le général baron Neigre, ordonna à celui-ci de prendre les mesures nécessaires pour décider ce diplomate récalcitrant à évacuer Mexico et à reprendre sans délai le chemin de la France. Il pouvait être assuré que ses ordres seraient exécutés car le

général Neigre était homme d'énergie et ne transigeait jamais avec les instructions de ses chefs.

Cette mesure s'imposait absolument et le général aurait pu la prendre plus tôt. Mais comme il n'avait toujours eu avec lui que des relations correctes et cordiales, lorsqu'il était simplement commandant de division; comme, d'autre part, le maréchal Forey n'avait pas jugé à propos de l'emmener avec lui, bien qu'il en eût reçu l'ordre, il ne voulut pas recueillir immédiatement, dans son nouveau commandement suprême, le dur héritage de son expulsion. Du reste, il pensait bien pouvoir paralyser, sans violence, sa détestable influence et il temporisa. A la suite des résistances que venait de lui opposer l'archevêque de Mexico, il reconnut, d'une façon absolue, l'action de M. Dubois de Saligny et, ne voulant pas, durant son absence, le laisser continuer à soutenir ces résistances, il donna les ordres nécessaires pour lui faire quitter la place.

J'insiste sur cet incident, en apparence secondaire, pour relever les reproches amers et injustifiés qu'a formulés, dans ses mémoires, un écrivain militaire sérieux, un officier de haut grade auquel j'ai toujours consacré la plus affectueuse et la plus déférente sympathie. Cet écrivain, à la plume souvent grincheuse, du reste, taxe même le général Bazaine d'ingratitude vis-à-vis d'un homme qui, selon lui, avait toujours chanté ses louanges et l'avait fait arriver à la haute situation de commandant en chef. Tout cela est absolument faux. D'abord il ne pouvait pas exister d'ingratitude dans la mesure prescrite à l'égard d'un homme qui, s'il ne l'attaquait pas directement et ouvertement, inspirait et soutenait les attaques dirigées contre l'accomplissement de sa mission, alors que l'Empereur avait donné l'ordre formel et répété de le faire rentrer en France, de gré ou de force. D'autre part, il ne pouvait pas y avoir d'ingratitude, car M. Dubois de Saligny ne fut pour rien dans l'élévation de Bazaine au plus haut commandement. Ce ministre plénipotentiaire était alors tellement mal apprécié en France, que

ses louanges auraient fait plus de mal que de bien. Du reste, en partant pour le Mexique, Bazaine avait emporté une lettre de commandement pour le cas où le général Forey eût fait défaut. Enfin, sa haute position, il l'avait gagnée par ses opérations sur les hauts plateaux, par la prise du fort San-Xavier, par la victoire de San-Lorenzo et par la prise du fort de Totimehuacan qui fit tomber Puebla. Du reste, la voix de l'armée tout entière l'appelait au commandement. Cette critique sévère du général du Barail est donc injustifiée. Il convenait de l'écarter; c'est fait.

Le 17 novembre, dans la matinée, le général en chef quittait Mexico pour aller prendre le commandement de l'armée qu'il venait de mettre en mouvement. En raison de l'étendue disproportionnée que pouvait comporter souvent l'échiquier sur lequel il allait manœuvrer, presque toujours en quatre colonnes, il serait obligé, constamment, de se porter de l'une à l'autre et, comme il comptait se tenir entr'elles et marcher isolément, il ne pouvait se borner à emmener une simple escorte et il s'était constitué une colonne légère, solidement composée, avec laquelle il pourrait, suivant les circonstances, apporter à une de ses colonnes un sérieux appoint de combat et, au besoin, donner lui-même quelques coups de massue.

Cette colonne d'élite comprenait six escadrons de cavalerie, le 3^e régiment de zouaves, la batterie montée d'artillerie de la garde, une section du génie et une section d'ambulance, enfin quelques éléments d'un petit équipage de pont et un convoi assorti. Cette magnifique brigade mixte était sous le commandement du général du Barail; elle était digne de lui et il était digne d'elle. Une partie de l'état-major général du corps expéditionnaire, ayant à sa tête son chef, le digne général d'Auvergne, marchait naturellement avec le général en chef qui, ainsi outillé, aurait pu parcourir tout le Mexique ayant la plus complète indépendance de ses mouvements.

Nous étions tous frais et dispos et nous partîmes, alertes

et gais, à la conquête du Mexique. On pensait bien un peu aux entraînantés séductions que d'aucuns laissaient à Mexico; mais le soldat est ainsi fait que, sans rien oublier, il part toujours content dans les sentiers de la guerre.

Nous passions par Toluca, de l'autre côté de la fameuse Cordillère, que nous allions franchir pour la troisième fois et dans sa partie la plus agreste. Après avoir traversé la délicieuse ville de Tacubaya où, sans doute, quelques-uns de nous ont laissé leurs piastres et d'autres en ont fait ample moisson, nous commençons l'escalade de la grande chaîne américaine. Nous avons, devant nous, le magnifique spectacle de l'entassement des monts couverts de forêts aux arbres géants; mais nous aurions voulu pouvoir marcher à reculons, comme dans une voiture face en arrière, pour jouir du merveilleux panorama qui, derrière nous, se déroulait à nos pieds et grandissait, en splendeur et en étendue, à mesure que nous nous élevions : c'était l'incomparable bassin de Mexico. Nous arrivâmes d'assez bonne heure à Santa-Fé, joli village bien bâti et bien habité, qui fait encore partie des environs de la capitale. Après une assez rude escalade d'une dizaine de kilomètres, la colonne commença à descendre sur le versant occidental. Arrivée dans un pauvre hameau indien de bûcherons, elle s'y arrêta, à l'entrée d'une pittoresque clairière où serpentait un ruisseau d'eau vive et glacée, et où nous établîmes un charmant bivouac pour y passer la nuit, pendant laquelle les feux pétillants des bois résineux des forêts voisines tempérèrent la fraîcheur qui, à cette altitude, ressemblait fort à de la gelée.

Le lendemain, nous descendions dans le versant du Pacifique et, au pied des pentes occidentales de la chaîne, à la petite ville de Lerma, nous arrivions sur les bords d'un ruisseau auquel elle donne son nom et dont la source est proche : c'est l'embryon du *Rio grande de Lerma*, le plus grand fleuve du Mexique, dont la vallée est la plus riche entre toutes. Nous allons la parcourir pendant plus de cent lieues. Lerma n'est qu'un gros bourg peu intéressant, malgré sa situation

extrêmement pittoresque qui, dans d'autres pays, au pied de montagnes superbes, ferait une ville d'eaux pleine de charme. A côté, s'étendait un étang très long, aux bords marécageux sur lesquels vivaient une quantité fabuleuse d'oiseaux d'eau. Aussi le trio des chasseurs du quartier général ne put résister à la tentation et nous nous mîmes en chasse aussitôt. C'étaient le D^r Mouillac, un fusil calme et sérieux comme il convient à un fils d'Esculape; le lieutenant de Kératry, un tireur fougueux, mais chasseur plus fanatique que meurtrier; et moi. On tira beaucoup, mais il nous manquait un bateau et des chiens, et nous perdîmes le plus grand nombre de nos victimes. Cependant, nous rapportâmes un approvisionnement de salmis et de rôtis, qui agrémentèrent la popote pendant plusieurs jours. Nous rapportions surtout une leçon dont nous devons à l'avenir tenir un compte sérieux : c'est qu'il nous fallait ménager nos munitions, dont le ravitaillement devait devenir fort difficile dans le pays que nous allions parcourir.

Le 19 novembre, nous entrions de bonne heure à Toluca, très jolie ville de 12.000 habitants, dont la surface en comporterait 30.000 dans un pays d'Europe. Située au milieu d'une plaine d'une extrême fertilité, dans cette vallée du *Lerma*, où abondent les grandes haciendas, fort bien bâtie, propre et riante, elle offre l'aspect d'une ville riche. Les environs, couverts de jardins et d'exubérantes végétations agricoles, sont intéressants et pittoresques. Cette oasis se trouve au fond d'une vaste cuvette bordée d'épaisses et hautes montagnes : la Cordillère d'abord, puis un de ses contreforts formé d'éruptions volcaniques groupées, entassées et d'où s'élèvent plusieurs grands cônes éruptifs, d'une grande beauté géologique; notamment, le volcan *Nevado de Toluca*, de 4.500 mètres d'altitude. Ce magnifique tronc de cône, se dressant sur une base gigantesque, hérissée, autour de lui, d'autres cônes volcaniques, présente une particularité rare. Eteint depuis des centaines de siècles, son cratère, en partie rempli d'eau, forme un lac toujours glacé, d'où le

nom de *Nevado* donné au pic. Quelques années avant notre passage, une bande de touristes anglais, venant, en droite ligne, des bords de la *Tamise*, étaient arrivés à Toluca dans l'unique but de patiner sous les tropiques, ce qui n'est possible que sur un lac placé, comme celui-ci, dans des conditions uniques dans la zone tropicale du globe. Ces originaux firent leur ascension du pic, patinèrent avec rage sur l'étang et repartirent sitôt après pour l'Angleterre, heureux et fiers. Et dire qu'ils n'ont, sans doute, jamais appartenu au club alpin !

Après deux journées passées à Toluca, le général en chef se remet en route pour commencer effectivement sa campagne dite de l'intérieur, campagne qui fut absolument remarquable. Combinée et conduite avec une maîtrise et une spontanéité de décision extraordinaires, surtout avec une rapidité foudroyante, elle honore autant les troupes qui l'ont exécutée que le chef qui l'a dirigée en personne. Je ne crains pas d'avancer, devant les maîtres en art militaire, qu'elle est un modèle de stratégie sur un vaste échiquier. Elle a, du reste, beaucoup d'analogie avec la merveilleuse campagne de 1796, en Lombardie, un des chefs-d'œuvre du général Bonaparte. La tactique n'y trouve pas les brillants éclats de Castiglione, d'Arcole, de Rivoli et d'autres, car les marches et contre-marches exécutées par le général Bazaine et ses quatre lieutenants : Douay, de Castagny, Marquez et Mejia, furent tellement rapides, tellement spontanées et habiles, que l'ennemi, peu habitué à cette façon d'opérer, menacé sans cesse par des concentrations promptes et inattendues, souvent invraisemblables, n'osait se tenir nulle part et affronter les baïonnettes dont Bazaine leur avait montré l'usage à San-Lorenzo. Il y eut cependant de magnifiques combats livrés surtout par nos généraux mexicains, avec lesquels leurs collègues libéraux osaient encore se mesurer. Quant au général en chef lui-même qui, avec sa petite phalange irrésistible, allait sans cesse d'une de ses colonnes à une autre, parcourant l'immense front de son échiquier, il

ne put parvenir à frapper un de ces coups de massue dont il avait exprimé l'espoir à l'Empereur. Par deux fois, le général Doblado, ayant mis un pied inconscient et imprudent dans ses parages, Bazaine accourut aussitôt, faisant des marches forcées de vingt-quatre heures, dans lesquelles il parcourut jusqu'à 15 ou 16 lieues. Mais si ses zouaves avaient des jambes de fer, les soldats de Doblado avaient des ailes et fuyaient insaisissables. Le plus remarquable dans cette conduite des opérations à travers ces vastes contrées d'un parcours difficile, fut l'habileté extraordinaire avec laquelle le général en chef, dès qu'il apprenait la présence de forces ennemies à portée de ses troupes, prenait ses dispositions et envoyait ses ordres pour concentrer des colonnes venues de tous côtés, au point et à l'heure fixés pour y écraser l'ennemi ou l'obliger à fuir au loin. Ce qui est plus exceptionnel, c'est que, lorsqu'il en avait le temps et quelle que fût la distance, il allait lui-même donner ses ordres afin d'être bien assuré qu'ils seraient compris et exécutés ponctuellement. On peut dire que jamais général d'armée n'a déployé une plus grande activité personnelle, faisant aisément 10 ou 12 lieues par jour avec une colonne des trois armes, dans un pays difficile où les routes restaient toujours à l'état de nature. Mais quel entrain il y avait chez tous ces hommes qui suivaient cet autre homme qu'ils jugeaient extraordinaire et en qui ils avaient une confiance absolue !

D'autre part, au point de vue moral, avec beaucoup de tact et d'habileté, sans froisser la susceptibilité de nos troupes, Bazaine avait su employer les divisions mexicaines alliées de façon à les mettre en situation d'obtenir des succès dont l'honneur serait pour elles et qui les relèveraient dans l'esprit des populations et des troupes libérales, enfin leur donneraient confiance en elles-mêmes.

C'est ainsi que, pendant les courses que nous allions faire au travers de ses colonnes, Marquez, à qui il avait ordonné d'occuper Morelia, se trouvant, en apparence, isolé, parut une proie facile au général Uraga qui, depuis que Comonfort

avait été tué, commandait l'armée libérale. Celui-ci vint l'attaquer; mais Marquez, qui sentait le général Douay près de lui, se défendit énergiquement et repoussa vaillamment son adversaire, lui prit 700 hommes, 5 canons et mit 700 hommes hors de combat. Pendant qu'il remportait cet important succès, le général Douay accourait et se lançait à la poursuite d'Uraga, qu'il pourchassa pendant trois jours, précédé par sa cavalerie. Celle-ci, conduite par le colonel Margueritte, atteignit enfin son arrière-garde près de Zamora, à 30 lieues plus loin, et la mit dans une déroute complète.

D'un autre côté, à notre extrême-droite, à 60 lieues de là, l'autre général mexicain, Mejia, venait d'occuper San-Luis-Potosi, d'où, à son approche, avait fui Juarez et son gouvernement, lorsqu'il fut attaqué par l'armée libérale qui protégeait le Président. Mejia, rassuré par le voisinage du général de Castagny, résista vigoureusement et remporta un magnifique succès, mettant hors de combat 600 libéraux, faisant 850 prisonniers et s'emparant de toute l'artillerie ennemie.

Ces deux faits d'armes constituaient des débuts magnifiques et pleins d'espérance.

En quittant Toluca, le 21 novembre, le général en chef se porta rapidement dans la zone d'action de ses colonnes de gauche en descendant la large et belle vallée du *Lerma* dont nous longions souvent les rives. Le 24, nous arrivions à Maravatio et, trois jours après, nous entrions à Acambaro, rejoignant la division du général de Castagny. Le général confère avec son lieutenant, se rend compte de la situation, examine l'état de ses troupes et lui donne ses instructions générales pour se porter sur Aguascalientes; puis il se remet en route le 27 et, se dirigeant vers le Nord, il franchit en deux jours les 20 lieues qui le séparent de Celaya, où il trouve la division Douay. A la nouvelle que les Libéraux sont réunis en grand nombre à Salamanca, à 15 ou 16 lieues dans l'Ouest, il repart avec sa brigade volante pour y surprendre l'ennemi par une marche rapide, invraisemblable,

de jour et de nuit. Mais, à notre arrivée, l'insaisissable Doblado venait de disparaître. Nous continuons la poursuite par Irapuato où on couche, et nous arrivons à Silao, après avoir parcouru une vingtaine de lieues. Cependant, il était toujours impossible d'apercevoir l'ombre fugitive du général libéral. On venait de marcher pendant cinq jours à outrance et le général donna un jour de repos à sa colonne.

Du reste, Silao était une grande et belle ville, où les troupes furent confortablement installées, ce qui était fort appréciable après les enjambées que nous venions de faire. Silao est tout proche d'un des pays miniers les plus célèbres du Mexique au sein duquel se trouve l'importante et riche ville de Guanajuato. Du milieu de l'immense plaine où nous étions, on apercevait son emplacement dans une des gorges de la lourde et haute chaîne de montagnes que présente la branche orientale de la Cordillère. Pendant notre séjour, quelques officiers coururent à cheval pour visiter cette cité établie au milieu des plus riches mines d'argent, et, parmi eux, notre camarade de Kératry, qui éprouva malheureusement le besoin de risquer quelques poignées de piastres au jeu de Monte, qui faisait rage dans ce foyer de l'argent, où les piastres qu'on y fabrique circulent en foule vagabonde et trop souvent fugitive !

Si je regrettais que mon service, très chargé en ce jour, qui ne se passait pas à cheval, me retint auprès du grand chef, je trouvai, dans la maison même où je recevais l'hospitalité, une compensation singulière dont j'ai conservé un souvenir plus hilarant que celui d'avoir perdu mon argent au Monte. La dite compensation fut, en effet, des plus étranges et je la trouvai dans un incident vulgaire, surtout invraisemblable, qui bouleversa toutes mes idées sociologiques. L'aventure est difficile à offrir, car elle appartient à un chapitre obligatoire de la vie journalière, absolument intime. Elle comporte une telle couleur, une étude de mœurs si suggestive, que je ne puis résister au désir d'en conserver le souvenir aussi discrètement, du reste, qu'il se pourra faire.

Dans l'après-midi, à une heure insolite pour un guerrier, dont l'emploi du temps doit être judicieusement réglé, j'éprouvai une inspiration intérieure qui m'invitait à une retraite furtive et passagère où je devais me recueillir loin du monde. Après avoir pris les informations nécessaires auprès d'une criada (servante), je descendis un escalier sombre qui semblait me conduire aux entrailles de la terre et j'arrivai dans un sous-sol, sorte de crypte voûtée obscure. A ma gauche, s'élançait une gerbe de lumière diffuse révélant une ouverture. J'y pénétraï et me trouvai dans une galerie latérale qu'éclairait un soupirail. A gauche s'élevait une estrade à laquelle on accédait par deux marches en bois. Je découvris sur la surface une ouverture circulaire caractéristique me disant : « C'est ici ! » Mais sur le prolongement de l'estrade, où devaient se trouver d'autres ouvertures similaires — car dans ce pays la pluralité est d'usage — je découvris deux femmes assises ! C'étaient les maîtresses de la maison. Je m'arrêtai fort gêné, intimidé même, lorsque j'entendis une voix douce me dire : « Puès Senor, hay todavia lugar para usted. » (Mais, Monsieur, il y a encore place pour vous.) Ma stupéfaction était à son comble, j'oubliai le but de mon excursion, saluai instinctivement et me sauvai en murmurant un « Pardon, Madame » étonné. Quelles drôles de mœurs ! C'est assurément pousser un peu loin l'hospitalité, et le record que tenait l'Ecosse à ce sujet doit passer assurément au Mexique, où l'on dit bien justement : « Casa de usted. » (Ma maison est la vôtre.)

Après une journée entière d'un repos relatif, le général en chef reprend sa marche vers le Nord-Ouest, poursuivant toujours la colonne du général Doblado, en une course rapide et pénible, dans un pays tourmenté par les assises inférieures de la Cordillère, dont nous longeons la base, en parcourant un plateau ondulé et aride où l'eau est souvent rare ou peu abondante. Il y fait une chaleur intense le jour, et froid la nuit. Heureusement, nous sommes rarement obligés de camper, car notre route est jalonnée par des villes assez impor-